

minent Américain, les représentants de l'idée Greco-latine, ils doivent s'emparer du mouvement artistique et littéraire, leurs aptitudes, leur position, leur tournure d'esprit, tout les y appelle.<sup>22</sup> Et moi, mess., malgré ma jeunesse et mon peu d'expérience, j'ose dire que si, nous laissant emporter par le tourbillon qui entraîne tous les peuples de cette partie du monde à la poursuite du bien être matériel, nous méprisons ces conseils dictés par un patriotisme éclairé, nous n'obtiendrons jamais un nom, comme Canadiens-français. On pourra, il est vrai, dire de nous, en nous confondant avec nos voisins, le peuple Canadien est industriel, mais voilà tout. Et encore il est bien probable que nous ne serons jamais que les inférieurs des populations qui nous environnent, si nous entreprenons avec elles une lutte dans l'exploitation de la matière; car outre un esprit industriel et commercial, qu'on ne peut leur nier, elles auront toujours sur nous une multitude d'avantages résultant de leurs relations intimes avec les marchands d'Angleterre. Je ne veux pas dire que nous devons cultiver les lettres au détriment de l'industrie, et surtout de l'agriculture que les Canadiens doivent regarder, comme le principal élément de leur prospérité et de leur force; mais que nous devons nous servir des richesses qu'elles nous procurent, pour encourager autant que possible les œuvres de l'intelligence, et les efforts de ceux à qui Dieu a donné plus de talents et d'éducation. Oui, Mess., je le répète, nous devons vouer au sentiment et à la pensée un culte spécial, si nous aimons la gloire de notre patrie, car alors nous aurons sur les autres la supériorité que l'esprit a sur la matière; comme le peuple Grec, après la conquête, nous forcerons nos vainqueurs, sinon de nous aimer, du moins de nous admirer. Ils auront le sort des Carthaginois, des Phéniciens et de tous ces peuples marchands, dont l'histoire parle à peine, au lieu que nous serons placés à côté de ces nations célèbres, qui n'ont à offrir à la postérité que des orateurs, des écrivains, des poètes et des artistes, et dont les noms pourtant traversent les siècles, brillants toujours d'un nouvel éclat.

Mais, Mess., c'est une littérature nationale, originale, que nous devons créer, si nous voulons que nos œuvres traversent l'Océan, qu'elles passent à la postérité et qu'elles soient utiles à notre nationalité.

En effet, fatiguée du langage énervé et languoureux des romanciers, l'Europe a besoin de fortes émotions; le tableau des scènes terribles dont nos forêts furent témoins la ferait frémir, et le spectacle de cette poignée de Français, aux prises avec toutes les difficultés que lui suscitent la nature, le climat et des peuplades barbares, l'étonnerait et exciterait son admiration. Si, au contraire, nos œuvres ne sont que le tableau des hommes et des événements du jour, que l'expression des idées et des sentiments qui courent le monde, nous nous trouverons à engager, avec les grands écrivains de l'Europe, comme le disait il y a quelques années, un jeune Canadien, une lutte dans laquelle nous serons certainement les vaincus, et nos productions sans intérêt, non-seulement n'attireront pas l'attention des nations étrangères, mais pas même celle de notre pays. Car on le sait, de tout temps les peuples n'ont accordé leurs faveurs qu'aux ouvrages, où ils se reconnaissent comme dans un miroir. Le caractère national d'une œuvre est le gage de son immortalité; voilà une vérité prouvée éloquemment par l'expérience. Pourquoi en effet les mêmes applaudissements enthousiastes accueillirent-ils, pendant tant de siècles, ceux qui s'en allaient par les campagnes de la Grèce chantant les vers d'Homère? C'est que ces chants étaient l'écho fidèle des sentiments du peuple Grec, c'est qu'ils ne respiraient que l'amour de la patrie. Pourquoi Shakespeare est-il le poète bien aimé, le poète populaire de la nation anglaise? C'est parce qu'il puisa ses inspirations dans l'histoire de son pays. Et pourquoi aussi l'intérêt des grandes œuvres du siècle de Louis XIV a-t-il commencé à diminuer en France? C'est que les poètes de ce temps dédaignèrent de marcher dans la route des troubadours qui ne furent si populaires, que parce qu'ils chantèrent ce que leurs compatriotes aimaient tant, la France et ses gloires.

De plus une littérature qui n'est pas nationale manque à l'un de ses principaux buts qui doit être de transmettre à la postérité les traditions, les usages, en un mot, tout ce qui constitue la nation-

lité d'un peuple, et de présenter aux générations futures les vertus et le patriotisme de leurs ancêtres. Eh certes c'est bien ce but là qu'on doit se proposer ici, car il est bien certain que le peuple Canadien ne vivra qu'à condition qu'il sera fidèle à son glorieux passé. C'est donc un devoir pour l'écrivain Canadien de le mettre sans cesse sous les yeux de ses compatriotes, afin qu'ils cherchent à conserver ce qui inspira à leurs pères tant d'héroïsme et de dévouement, c'est-à-dire l'amour de la religion et de la patrie. Nous devons donc créer une littérature nationale, mais le pouvons-nous? Non, répondent quelques-uns; oui, répètent d'autres, et je ne range sans hésiter sous leur drapeau. En effet la littérature étant l'expression d'un peuple, elle sera nationale, si ce peuple a une nationalité distincte. Or pour tous ceux à qui, il n'est pas besoin de prouver que le soleil éclaire, il est évident que nous formons un peuple distinct, que nous ne sommes pas Français et encore moins Anglais. Votre littérature, nous a-t-on répété souvent, ne sera jamais qu'un pâle reflet de la littérature des Français, car vous parlez la même langue, vous professez la même religion.

Mais, je le demande, la nationalité d'un peuple ne consiste-t-elle donc que dans sa langue ou sa religion? Ce qui constitue proprement la nationalité d'un peuple, n'est-ce pas plutôt son origine, ses chroniques, ses légendes, en un mot sa physionomie propre? Or, il est impossible de trouver une nation dont l'origine, les souvenirs populaires, les traditions soient en tout semblables aux nôtres. Et de même qu'au premier coup-d'œil il est facile de voir la différence entre deux personnes qui se ressemblent beaucoup sans pouvoir la définir, ainsi l'étranger, en nous voyant, saisit sans pouvoir les analyser les nuances qui nous caractérisent et ne peut s'empêcher de joindre sa voix à la nôtre pour dire que nous formons un peuple à part, qu'en un mot, nous sommes Canadiens-français. La littérature qui nous peindra sera donc nationale, et celle qui sera le tableau des beautés de notre pays ne sera pas moins originale.

En effet, où trouver une nature si variée, si riche, si pittoresque et tout à la fois si grandiose. Le voyageur est toujours frappé à l'aspect de notre pays, il est étonné de trouver tant de beautés naturelles réunies ici, et comparables à tout ce qu'il a vu dans les différents pays qu'il a parcourus. De plus, il est facile de reconnaître, dans quelques-unes du trop petit nombre de nos productions canadiennes, dans Charles Guérin, par exemple, une empreinte originale, des couleurs caractéristiques.

Mais puisqu'il est si facile de créer une Littérature nationale, pourquoi donc, dira-t-on, est-elle encore si peu avancée? D'abord, Mess., il est admis que ce ne sont pas les talents ni l'intelligence qui nous manquent; il n'est pas permis d'en douter, ce serait faire injure à la grande nation dont nous descendons, au sang français qui coule dans nos veines. D'ailleurs, la magnifique hi toire de M. Carneau à laquelle il ne manque que le souffle d'une âme un peu plus catholique pour en faire une épopée digne de notre glorieux passé; celle de M. l'Abbé Ferlaud, qui a si bien compris la prière qui présida à la fondation de notre patrie et l'esprit religieux qui anima nos pères; *Le Conseiller du peuple*, écho d'une âme vraiment religieuse et patriotique qui vient d'être répercuté par tout le pays, démontrent éloquemment que le peuple français nous a transmis ses belles qualités de l'esprit, aussi bien que celle du cœur. Et ces morceaux si variés de notre *Répertoire national*, diamants précieux destinés à faire un jour la fortune de celui qui saura en tirer tout le profit possible; feuilles tombées, comme par hasard, d'un arbre qui aurait pu produire des fruits délicieux, s'il eut été mieux cultivé; étincelles de génie qui auraient pu devenir des éclairs brillants. Voilà certes assez de preuves contre ceux qui oseraient douter de nos succès dans les lettres.

La principale cause de notre pénurie littéraire, la voici, je crois. C'est qu'autrefois c'était le temps des combats, il fallait lutter pour la conservation de notre nationalité, de nos droits menacés; il était très-difficile de se procurer une bonne éducation, et ceux qui parvenaient à l'obtenir n'avaient rien de plus pressé que de s'en servir pour défendre la patrie en péril. Mais aujourd'hui que nous n'avons eu quelque sorte qu'à dormir sur les lauriers acquis par nos pères; que nous jouissons en paix du fruit